ILS ONT TUÉ OPPENHEIMER

Un ouvrage publié sous la direction de
Manon Buselli

Virginie Ollagnier

ILS ONT TUÉ OPPENHEIMER

Éditions Anne Carrière

De la même auteure

Romans
Toutes ces vies qu'on abandonne, Liana Levi, 2007
L'Incertain, Liana Levi, 2008
Rouge argile, Liana Levi, 2011

Bande dessinée
Kia Ora, Le Départ (avec Olivier Jouvray et Efa), Vents d'Ouest, 2007
Kia Ora, Zoo humain (avec Olivier Jouvray et Efa), Vents d'Ouest, 2008
Kia Ora, Coney Island (avec Olivier Jouvray et Efa), Vents d'Ouest, 2009
Nellie Bly, Dans l'antre de la folie (avec Carole Maurel), Glénat, 2021

ISBN : 978-2-3808-2219-9

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2022

www.anne-carriere.fr

À mon père

« Qui est encore assez naïf pour croire aux jésuistiques jérémiades des savants atomistes ? Écoutez-les geindre, ces cuistres :

— Vous pensez bien, ma chère, que si j'avais pu me douter qu'on utiliserait mes travaux sur l'atome à des fins militaires, j'aurais fait de la broderie plutôt que de la recherche, gémissait Robert Oppenheimer.

Et qu'est-ce qu'il croyait, le bougre ?

Que l'énergie nucléaire c'était seulement destiné à éclairer les salles de bains ?

Le fait est que, le 6 août 1945, à 6 heures du matin, il faisait clair dans les baignoires, à Hiroshima. »

Pierre Desproges

1

Où comment Robert Oppenheimer entre en politique

Avant d'ouvrir les yeux, au moment où je sais que je rêve ou ne rêve déjà plus, les sons familiers me rappellent mon existence. Pour la dernière fois, le soleil se lève sur mon quartier. Avant d'ouvrir les yeux, je connais l'heure, je sais la pluie ou comme aujourd'hui la lumineuse aurore. J'entends rouler le camion des ordures, siffler le môme qui distribue mon journal, la voiture de Christine parfois, lorsque je traîne au lit.

Ne cède pas encore, écoute, me dis-je pour repousser les emmerdements qui s'ouvrent devant moi. C'est ainsi que je fais, je ferme les yeux. Par-dessus le barrage de ma volonté, malgré mon désir de reporter ce déménagement, malgré la colère, l'image de Robert renaît à mon esprit. Ça faisait longtemps, lui dis-je en comprenant combien sa présence est singulière et cohérente. C'est aujourd'hui que je me défais de mon temps, de ma vie telle que je l'ai toujours connue, mais j'emporte Robert dans mes cartons. Je quitte la maison mais il me suit. Pourquoi est-ce l'idéaliste Robert Oppenheimer, du haut des marches du Capitole, qui me vient ? Pourquoi l'homme puissant décidé à changer le monde ? Pourquoi pas le scientifique éreinté au lendemain de son procès, le visage défait, qui me hante depuis cinquante années ? Je me tourne vers mon poste de radio. Il ne

ronronne pas encore les informations, mais son cadran lumineux dénonce l'heure et la date. Nous sommes le 29 juin 2004, il est 7 h 34. Exactement cinquante ans. Jour pour jour. Dix-huit mille deux cent soixante-deux aurores d'une vie à l'autre, d'une époque à l'autre, d'absurdes parallèles. Absurde coïncidence qui me réveille tout à fait. Un méchant hasard sépare mon matin du 29 juin 1954, jour du rendu du procès de Robert. Je me retourne, fâché. Mon matin attendra encore un peu.

Mais le matin ne m'attend pas, il fourmille de souvenirs. Comment ai-je pu autoriser l'assassinat de cet homme ?

À Newton la pomme tombée. À Einstein la langue pendue. À Robert le chapeau. À Robert le soleil du Nouveau-Mexique. Une allégorie de l'Amérique dans ce qu'elle se voyait de vaste, d'indomptable et de moderne. Robert, la bombe atomique, la domination, l'impérialisme, mais aussi la protection, le refuge, la défense. Robert, le sentiment national, l'unité, l'appartenance, mais aussi la déchirure, la désunion, la séparation. Robert le gauchiste, le communiste, l'ennemi de l'intérieur, le traître, l'espion, le conseiller des présidents traîné devant les juges du maccarthysme.

Le sommeil m'a laissé tomber. Chaque matin, je me réveille dans la peau du juriste qui a monté le dossier contre Oppenheimer. Je me réveille dans une peau vieillie et lâche… Lâche. Le mot, à peine passé, est pensé, puis pesé. C'est certain, je suis le lâche qui a fourni les armes, celui qui a introduit le soupçon dans le Droit, celui qui a mis fin à la présomption d'innocence aux États-Unis, à commencer par celle de Robert. J'étais l'outil d'un conglomérat qui me dépassait. J'étais l'avocat de la Commission à l'énergie atomique, un juriste qui a bien fait son travail, le juriste qui a assemblé les événements pour les travestir en preuves, qui a offert aux politiciens, aux militaires, aux industriels, aux prophètes de la *Big Science* la tête de Robert. J'ai permis

de faire condamner pour défaut de loyauté un consultant sans pouvoir décisionnaire. Je suis tous ceux qui ne l'ont pas soutenu, qui n'ont pas dénoncé la forfaiture des puissants.

Avant l'humiliation du génie, la Commission à l'énergie atomique et ses partenaires militaires, industriels et universitaires ont profité de son éclat. Un héros trop utile. Afin de promouvoir l'avenir nucléaire, ils ont même embauché des substituts de l'icône. Je me souviens d'un film promotionnel de 1951 mettant en scène la ville atomique de Los Alamos. Après avoir présenté les habitants, les activités et masqué les secrets sous une musique enregistrée par l'orchestre de l'US Air Force, la Commission achève son film sur un vrai ou un faux docteur Oppenheimer. Les images dignes de Hollywood ont de la gueule. Les derniers rayons de soleil éclaboussent l'objectif de la caméra depuis la Colline de Los Alamos dans un chatoiement d'or et d'ocre typique du Nouveau-Mexique, les traits de lumière dorée dessinent une silhouette de danseur. Ainsi posté en haut d'une tour d'observation, Robert jette un rapide coup d'œil sur la journée écoulée, avant de courir ailleurs, à pas pressés, là où le public l'imagine à de nouvelles conquêtes scientifiques. Un plan si bref qu'aucun spectateur ne discerne le visage de l'homme, un plan si large que le spectateur imagine reconnaître les traits du père de la Bombe. Pour les derniers incrédules, une explosion atomique, l'allégorie avant l'ultime fondu au noir sur la Colline du Capitole. La voix off rappelle la nécessité de l'arme, la force de défendre ce qui nous est le plus cher, cette terre transmise en héritage, cette terre qui est notre foyer.

La silhouette n'est pas la sienne. Le chapeau n'est pas son pork-pie. À l'époque de ce film, Robert était déjà devenu l'homme à abattre.

J'entends la voiture de Christine quitter son parking. Elle part travailler. C'est l'heure de mon thé de retraité. C'est aujourd'hui, me répété-je pour me donner du courage, je déménage aujourd'hui. C'est finalement arrivé. Et je me lève.

Mardi 25 septembre 1945, Capitol Hill, Washington D.C.

Pour sa première conférence de presse, tous levèrent les yeux vers lui. En haut de l'escalier blanc, sa silhouette avait capté leur attention à la manière des super-héros à la mode. Comme eux, il était identifiable à un abrégé de vêtements, comme eux il possédait une faculté exceptionnelle. C'était cette dernière que les journalistes étaient venus observer. Oppenheimer avala les marches, projeté en avant dans un balancement de bras trop grands, de jambes trop longues. Comme les super-héros, le Doctor Atomic révélait une humaine et décevante banalité.

Oppenheimer se plaça devant les micros, face à la caméra, retira son chapeau, passa sa langue sur ses lèvres séchées de gravité. Ce qu'il s'apprêtait à énoncer sous un soleil d'été indien, face aux jardins du Capitole, serait concis, brutal. Des mots coûteux. Vers la droite, il jeta un œil au petit homme brun à lunettes, une main inquiète portée au visage. Alors, il regarda derrière la caméra, derrière le Washington Monument, derrière le Lincoln Memorial, planta ses yeux dans les yeux des téléspectateurs derrière l'œil mécanique et, sur un geste du caméraman, dit : « Il m'a été demandé si dans les années à venir il serait possible de tuer 40 millions d'Américains dans les vingt plus grandes villes du pays en une seule nuit grâce à des bombes atomiques. Je le regrette, mais la réponse est oui. » Il fit une pause après l'annonce de la mort potentielle de 40 millions d'Américains. Un instant, le temps d'humecter ses lèvres, il chercha l'acquiescement derrière

les lunettes du petit homme brun. Puis il déroula son allocution, capturant cet après-midi-là l'attention de ses compatriotes installés dans leurs salons devant le journal du soir. La bobine de film copiée serait diffusée aux grands médias de Washington, puis voyagerait vers les chaînes de télévision de chaque État. Le soir même, tous sauraient. « Il m'a été demandé s'il existait des contre-mesures aux bombes atomiques. Je sais que les bombes que nous avons créées à Los Alamos ne peuvent être détruites par des contre-mesures. Je crois qu'il n'existe aucun fondement qui permettrait de croire que de telles contre-mesures puissent être développées. Il m'a été demandé si la sécurité nationale repose sur l'espoir de tenir secrètes nos connaissances dans le domaine des bombes nucléaires. Je suis désolé, mais un tel espoir n'existe pas. Je pense que le seul espoir pour notre sécurité future repose sur une collaboration avec le reste du monde, basée sur la confiance et l'honnêteté. »

Pour une fois, il n'avait pas philosophé sur les doutes et les espoirs des scientifiques. Il n'avait pas dit l'agitation des laboratoires due à la demande des militaires de perfectionner ces armes. Il avait parlé droit, direct, sec, comme il savait le faire avec les ennuyeux. Après les dangers exposés, la dénonciation du secret militaire et l'unique chemin vers la paix ouvert, Oppenheimer quitta l'estrade. Il quitta des journalistes muets, peu coutumiers de la brutalité de sa franchise. Il n'entendit pas les murmures rompre le silence des chroniqueurs scientifiques. Il n'entendit pas les questions restées en suspens se déverser en chuchotis interrogatifs. En quelques pas, il doubla le petit homme à lunettes. Au trot, son ami et collègue le physicien Isidor Rabi suivit le mouvement en direction de Constitution Avenue. Le père de la bombe atomique abandonnait derrière lui le silence disloqué qu'il avait espéré provoquer.

Rabi lui sourit. « Ça y est, on les a réveillés. On va tous les avoir sur le dos. Le département de la Défense, l'Air Force, le FBI, les industriels, le président Truman, les banquiers, les journalistes, tous. »

Oppenheimer ralentit pour permettre à Rabi de le rattraper. Il lui fit un clin d'œil. « C'était le plan, non ? Maintenant, à nous de courir plus vite qu'eux. »

Mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle,
cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch, à Mayenne,
pour le compte de S. N. Éditions Anne Carrière
57, rue Gaston-Tessier – 75019 Paris
en décembre 2021

Imprimé en France
Dépôt légal : janiver 2022 – N° d'édition : – N° d'impression : 0000